

Cinéma d'hiver



Danyèle Patenaude et Roger Cantin

Coup sur coup, les Rendez-vous du cinéma québécois (à Montréal du 29 janvier au 3 février) et le Festival des filles des vues de Vidéo Femmes (à Québec, du 20 au 24 février) exposaient la récolte 1983-1984 des films et vidéos produits par des Québécoises, ou par quelques étrangères dont la britannique Sally Potter. Diane Poitras a suivi les deux événements.

par Diane Poitras

Parmi les quelque soixante documents visionnés, lesquels commenter ? Peut-être en premier ces beaux films très peu connus pour toutes sortes de raisons, la principale étant leur brièveté : la télévision et surtout les salles de cinéma ne savent que faire des courts métrages.

Lettre à Catherine, de Marie Potvin, *Double Jeu*, de Suzy Cohen et *L'Objet* de Roger Cantin et Danyèle Patenaude, sont de ceux-là. Ces trois fictions dégagent un bien agréable sens de l'humour. J'ai toujours un peu peur de revoir des films que j'ai trouvés drôles mais, au deuxième visionnement de *L'Objet*, voyant venir les gags, j'ai ri encore plus que la première fois. Et voilà trois thématiques modernes laissant libre cours à une bonne folie. Toujours dans *L'Objet*, le personnage principal «freak» sur la fin du monde. Il quitte son travail (bof !), part en voyage, «remplit» ses cartes de crédit et rentre finalement chez lui regarder le spectacle du siècle en direct à la télé. Et là, je n'en dis pas plus. Effet de surprise et effets spéciaux se suivent ; Cantin et Patenaude, les scénaristes de *La Guerre des tuques*, nous en mettent plein la vue. Et c'est réussi !

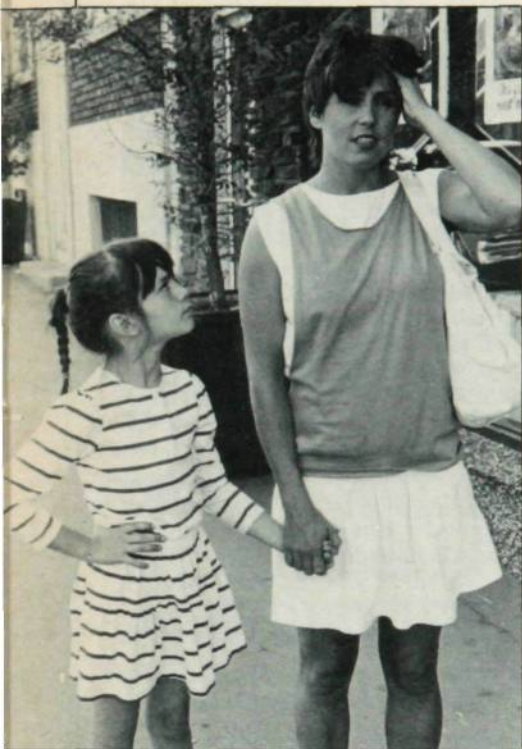
Avec *Double Jeu*, Suzy Cohen se paie, elle aussi un tour de magie pas mal du tout. En 13 minutes, elle développe son intrigue, impose ses personnages et réussit à nous faire marcher. Ses héros sont deux enfants qui imaginent les aventures

amoureuses de leur mère monoparentale. La réussite est d'autant plus remarquable que le film a été tourné avec un budget minuscule. Mais la réalisatrice ne veut pas en parler. Elle prend la situation autrement : ayant financé son film elle-même, elle n'avait pas à justifier devant des investisseurs son scénario, son casting ou son traitement. Et ceci, dit-elle, lui a laissé toute la liberté nécessaire pour aller jusqu'au bout de son projet et de ses fantaisies.

Contrairement aux titres précédents, *Lettre à Catherine* est une première oeuvre et donne très envie de voir le prochain film de Marie Potvin. Empreint lui aussi d'humour et d'une certaine fraîcheur, ce court métrage joue avec une forme narrative plus libre et assez fantaisiste. En voix hors champ, l'héroïne répond à une lettre de sa soeur partie en Europe. La musique et l'association des images, comme un album de photos, tentent de suggérer comment se passe la vie d'une jeune



L'Objet : Serge Thériault et Louise Rinfret



Double Jeu : Lucie Laurier et Doris Blanchet

femme qui a choisi la marginalité. On la voit entre autres choses, danser le tango avec des ami-e-s dans le port de Montréal¹.

Punk ou heavy metal ?

La Différence n'a pas d'importance, un vidéo de Stella Goulet et Daniel Guy, nous introduit dans le monde des adolescentes excentriques. Ces deux jeunes «punk» (Pardon ! Une «punk» et une «heavy metal») nous amènent sur leur terrain, nous provoquent avec un plaisir évident, pour se livrer finalement avec une troublante sincérité. Au bout des dix premières minutes, j'avais peur de me lasser de ces fanfaronnades, mais le ton s'est mis à changer. Les deux héroïnes de 14 et 17 ans commençaient à parler du chum idéal, des peines d'amour déjà connues, des enfants possibles ou impossibles, de leur avenir : «Ça ne me sert à rien d'aller à l'école, si Nostradamus a prédit la fin du monde en 1986 !» La boutade ne cherche même pas à cacher l'angoisse ; elle est une façon de l'exprimer. Tout comme l'extravagance de la coiffure et du maquillage. Le «syndrome du peigne», comme elles diraient, c'est... l'angoisse existentielle. Rien de moins.

Avec des miettes de budget, Stella Goulet et Daniel Guy ont fabriqué un document très efficace. Si elle ne cherche pas à faire «novatrice», la forme a au moins le mérite de bien servir le sujet. En fait, on a assis les deux adolescentes dans un salon et on leur a demandé de parler. La force du vidéo réside dans les person-

nages eux-mêmes. Les cinéastes l'ont compris et ont misé sur eux ; ils ont même su, tout porte à le croire, établir une relation de confiance avec les deux adolescentes. Par exemple, ils ont réussi à faire parler la plus introvertie des deux, la plus timide, tout en laissant beaucoup de place à l'autre pour cabotiner.

Mélodie, ma grand-mère et *Les Chevaux d'acier*, deux autres films de Stella Goulet, étaient sympathiques, attendrissants et même drôles ; *La Différence...* a les mêmes qualités, mais avec plus de vigueur et de consistance.

Vive la vidéo !

Encore une fois cette année, Vidéo Femmes a prouvé qu'il est possible de montrer d'excellents programmes vidéo, sur des écrans géants d'une qualité très acceptable. L'installation permanente permettait de passer du film à la vidéo sans délais et sans heurter ses sensibilités cinématographiques.

Parmi ces vidéos, le savoureux *Hormone Warzone*. (Le Champ de bataille des hormones???) Réalisé par un groupe de Toronto, The Hummers, ce documentaire expérimental avait été présenté à Montréal dans les cadres de Vidéo 84 et du Festival du nouveau cinéma. C'est dire qu'il plaît beaucoup.

Hormone Warzone est un document d'information et d'animation sur les méthodes contraceptives. Pour faire passer le message, on a eu recours à une mise en scène oscillant entre la fiction et le «soap opera». Exaspérée par les effets secondaires des méthodes contraceptives, une jeune femme rêve qu'un personnage mythique vient faire l'éducation sexuelle de son compagnon. Le rythme est rapide, les gags efficaces, les effets spéciaux et le montage assez audacieux. Enfin, les comédiens sont convaincants. Le hic : il faut comprendre l'anglais, of course !

Aux antipodes de la vidéo d'intervention se trouvent les vidéos expérimentaux de la New-yorkaise Kit Fitzgerald, dont on a pu revoir à Québec *Static* et *The Return of the Native* (une série inspirée d'un roman de Thomas Hardy). Fitzgerald, dont les productions avaient été fort appréciées au festival du Nouveau Cinéma en octobre dernier, emprunte la forme du vidéo-clip : elle utilise les effets électroniques avec pertinence et économie, dans une oeuvre où la musique et/ou la danse sont aussi importantes que le visuel. Ses pièces les mieux réussies donnent l'impression de petits poèmes visuels où les paysages jouent le premier rôle. Elles laissent une impression fugitive de la paysannerie d'Irlande, de ses moutons et de ses vallons. Fitzgerald a aussi produit un très beau clip tourné en Saskatchewan. Mais il faut dire

qu'à d'autres moments, la technique, répétitive, devient lassante.

Les Tatouages de la mémoire, le dernier vidéo d'Helen Doyle, poursuit la démarche originale d'une réalisatrice qui ose prendre certains risques. L'an dernier, à ce même festival de Vidéo Femmes, Helen Doyle disait vouloir «vérifier jusqu'où va mon autocensure». Et il y a effectivement, depuis *Chaperons rouges* jusqu'aux *Tatouages*, en passant par *C'est pas le pays des merveilles* et *Les Mots/maux du silence*, recherche d'une parole de plus en plus personnelle. Mais si Doyle maîtrise parfaitement, dans ses documentaires, le rapport entre le contenu et la forme, je trouve qu'il s'obscurcit dans ses vidéos expérimentaux. Dans *Les Tatouages...*, par exemple, il y a une certaine mollesse entre les divers éléments de l'oeuvre. Comme si, à certains moments, l'image, la narration, les effets spéciaux et les personnages se chamaillaient entre eux pour prendre la place, au lieu de se compléter et de former un tout cohérent. Aussi, au visionnement, j'avais du mal à retenir ce que je venais tout juste de voir ou d'entendre. Je n'arrivais pas à créer ce lien nécessaire entre ce qui m'était proposé sur l'écran et ma propre imagerie intérieure. Et je me rendais compte, régulièrement, que j'avais l'esprit ailleurs.

Mais le travail d'Helen Doyle demeure très intéressant. Dans *Les Tatouages...*, j'ai beaucoup aimé la texture extrêmement ténue de certaines images, les blancs sur blancs, sur blancs, comme des dentelles, comme des transparences. J'aurais peut-être aimé y voir plus de simplicité, une façon plus directe d'aller à l'essentiel.



La Différence n'a pas d'importance

Les Tatouages de la mémoire

Entre le rêve et la réalité

Avec *J'ai toujours rêvé d'aimer ma mère*, Francine Prévost tenait un bon sujet : les relations mère-fille. Au début, la réalisatrice veut faire un film sur sa mère et, par là, se rapprocher d'une femme qu'elle a méconnue. Le projet est d'autant plus difficile que la fille semble avoir pris ses distances, il y a très longtemps, face à un amour maternel jugé trop envahissant. Le chemin inverse n'est pas si facile à parcourir. Mais voilà qu'en cours de travail, une autre jeune femme, une enfant «adoptée» à la recherche de sa mère naturelle, fait irruption dans la vie de la cinéaste. Celle-ci l'accueille, l'héberge et développe avec elle une relation de type mère-fille.

Tout ce matériel aurait pu donner un bon film, mais la réalisation ne va pas assez loin. La cinéaste soulève des questions intéressantes, mais les laisse en plan. Par exemple, la mère déclare calmement que non, elle n'a jamais eu la possibilité de faire des confidences à sa propre mère et que de toute façon, elle ne l'aurait pas souhaité. Vu le titre du film,

c'est assez provocant : il aurait fallu creuser davantage. Ailleurs, il est question du lien physique et sensuel entre la mère et la fille, qui s'étiole dès que celle-ci ébauche des rapports de sensualité avec les hommes. Mais voilà, ces quelques filons – je pourrais en nommer d'autres – restent à l'état d'intuitions, tournent toujours un peu court.

La réalisatrice, et ce serait ma principale critique, semble sur-valoriser l'émotion, qui tient souvent lieu ici de discours et empêche la réflexion d'aller plus loin. Les féministes ont déjà montré ce qu'il y a de pernicieux dans ces associations trop rapides entre l'émotion et le féminin, entre la raison et le masculin. Les larmes et les débordements émotifs, tout au long du film, ne contribuent d'aucune façon à une meilleure compréhension du sujet ou au développement dramatique. Plus économe d'émotion, la réalisatrice aurait peut-être pris plus de distance face à son sujet et mieux discerné ainsi ce qui y était fort et ce qui l'était moins.

D'autres titres, nécessairement, valent la peine d'être mentionnés. Pour leur audace, *La Chevauchée roze*, de Marie Décarry et *Pas fou comme on le pense*, de Jacqueline Levitin ; pour le sujet, *Événement à Restigouche*, d'Alanis Obomsawin et *L'Ordinateur en tête* de Diane Beaudry, dont le jeu des comédiennes est aussi à noter.

Que se dégage-t-il de la production 1983-1984 ? En film, plus de femmes ont réalisé des fictions : aux Rendez-vous,

elles en présentaient presque autant que de documentaires (la même remarque s'applique d'ailleurs aux hommes). Encore une fois, cette année, une femme a remporté le Prix de la critique : Léa Pool, avec *La Femme de l'hôtel*. L'an dernier, le prix avait été partagé entre le *Journal inachevé* de Marilú Mallet et *La turlutte des années dures* de Pascal Gélinas et Richard Boutet.

Du côté de la vidéo, la production expérimentale a augmenté considérablement. En général, les vidéastes traversent une période de «brassage», de diversification et d'intégration des formes. Elles produisent moins qu'il y a quelques années, moins vite. Les résultats, par contre, sont plus soignés et plus recherchés. Les femmes vidéastes contrôlent visiblement mieux la technique, ce qui leur permet de s'aventurer hors des sentiers battus, avec plus d'assurance.

1/ *Lettre à Catherine* est distribué par Main Film, Montréal (845-7442). *Double jeu* a été acheté par la télévision... française et est disponible à Parlimage, Mtl (526-4423). *L'Objet* sera diffusé à Radio-Canada en juillet, et se trouve à Cinéma libre, Mtl (526-0473).

2/ *La Différence* et *Les Tatouages* sont distribués par Vidéo Femmes, Québec (418-692-3090).

3/ *J'ai toujours rêvé...* est disponible à l'ONF, Mtl (283-4823).

Sally Potter

Vidéo Femmes rendait hommage cette année à Sally Potter, une cinéaste britannique qui s'est acquise une réputation internationale grâce à la qualité de son oeuvre. On a présenté à Québec ses deux plus récents films : *Thriller* (1979), reconnu comme un élément important de la production cinématographique féministe, et *The Gold Diggers* (1983), primé déjà dans plusieurs festivals dont Berlin, Moscou, Florence et Vancouver.

Calme, extrêmement calme, réfléchie, elle écoute attentivement mes questions et répond lentement, avec précision et presque sans hésitation. Je reconnais, dans cette personnalité, ce qui m'avait tant fascinée dans *The Gold Diggers* (Les chercheurs d'or), ce questionnement des

stéréotypes du cinéma : une réflexion poussée et extrêmement rigoureuse et une maîtrise remarquable de tous les éléments du langage.

Diane Poitras : *Est-ce que The Gold Diggers est un film sur la façon dont les femmes se voient ou sur la façon dont le cinéma voit les femmes ?*

Sally Potter : La perception que les fem-

Sylvie Dupont interroge celle qui n'a pas cessé de chanter le Québec et les femmes: **PAULINE JULIEN**

Gloria Escomel raconte le pays de son enfance, comme il était et comme il est devenu: **L'URUGUAY**

En plus, les conditions des **NON-SYNDIQUÉ-E-S** au Québec, un aperçu du **FESTIVAL DES AMÉRIQUES**, ce méga-événement théâtral, et surtout, surtout, surtout, l'entrevue surprise d'une **QUÉBÉCOISE EXCEPTIONNELLE...**

En kiosque dès le 27 avril

mes ont d'elles-mêmes est en partie façonnée par le cinéma, d'où nous viennent plusieurs de nos fantasmes conscients. Mais le film tente d'explorer, non pas tellement l'image féministe que les femmes ont d'elles-mêmes, que ce qu'on pourrait appeler la structure profonde de la féminité qui, elle, se situe dans l'inconscient.

DP: *Quelle est cette image féministe que les femmes auraient d'elles-mêmes ?*

SP: Les féministes ont beaucoup réfléchi sur l'image qu'on se fait consciemment de la féminité : se sentir forte ou faible, se sentir bien ou non à son travail, etc. Mais quand on fouille dans l'inconscient, on découvre des combinaisons tout à fait particulières d'éléments que le féminisme n'a pas encore vraiment expliqués.

DP: *Le personnage de Ruby incarne-t-il la recherche de cette image de la féminité enfouie dans l'inconscient ?*

SP: Oui, en quelque sorte, parce qu'il est interprété par Julie Christie, une comédienne très connue. Au lieu de lui tourner le dos, le film cherche à comprendre, par exemple, ce qu'il y a dans le «star system». Il rapproche donc la star de cinéma et l'icône féminine adorée par les hommes,

mais qui reste sans pouvoir. Et beaucoup de femmes se reconnaissent dans l'expérience de Ruby, qui consiste à se sentir divisée : une partie de soi réfléchit et regarde l'autre partie de soi qui, elle, est reliée à cette icône qu'on appelle la féminité. En faisant ce film, j'ai réalisé qu'il n'est pas suffisant de détruire l'icône ou de lui dire adieu à tout jamais. Car il y a dans l'icône un pouvoir qui n'est pas uniquement destructeur et qui a quelque chose à voir, selon moi, avec le pouvoir originel de la mère. C'est pourquoi, dans *The Gold Diggers*, il y a beaucoup de symboles liés à la relation mère-fille.

DP: *Et le personnage de Céléste, l'autre femme ?*

SP: Ruby est tournée vers l'analyse intérieure alors que Céléste (Colette Lafond) cherche à comprendre l'extérieur, les rouages de l'économie. Et leurs deux noms combinés forment la formule alchimiste *The Celestial Ruby* (Le Rubis céleste?). Le film tente donc de réconcilier ces deux mouvements : celui qui est orienté vers l'économie comme seul moyen de changer le système, et celui selon lequel on ne peut prétendre à aucun changement social ou politique si on ne commence par se changer soi-même.

DP: *N'est-il pas très risqué de donner à un film dont le contenu est politique, féministe, une forme aussi audacieuse ?*

SP: Ah oui, c'est risqué ! Mais l'idée du film était justement de tenter des connexions entre des mondes toujours séparés : le cinéma indépendant et le cinéma commercial ; le cinéma féministe et le cinéma esthétique ou expérimental. Tous ces aspects m'intéressent et je voulais les intégrer. Le thème du film, d'ailleurs, c'est l'intégration. C'est vouloir dire beaucoup de choses en même temps, je le sais. Dans l'enseignement, j'ai réalisé que les femmes agissent comme ça : elles essaient d'introduire toutes leurs idées dans un projet ou un film comme si c'était le dernier de leur vie... Mais enfin, je suis là pour défendre mon film, et non pour le critiquer !!! Je laisse ça à d'autres.